

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Quotidienne. Un An, 6 Mois, 3 Mois, 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS... 80.00 44.50 23.25 10.75. POUR L'ETRANGER... 119.15 66.10 35.05 15.05. Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Hebdomadaire. Un An, 6 Mois, 3 Mois, 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS... 42.00 21.50 11.00 7.50. POUR L'ETRANGER... 64.00 32.05 17.35 11.05. Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.



L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRAIRE, PRO ARIS ET FOVIS, SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLÉANS, VENDREDI MATIN, 13 DÉCEMBRE 1912

86ème Année

POLICE POLITIQUE.

Napoléon était bien renseigné sur ce qui se passait dans son empire. Quotidiennement, qu'il fût aux Tuileries, à Saint-Cloud ou en campagne, il recevait de Fouché un fort cahier, non d'un favori, certes, sur lequel étaient consignés les faits importants ou minimes, dont le ministre de la police avait connaissance. D'un rapide coup d'œil aux annotations marginales l'empereur pouvait s'assurer si tout fonctionnait à son gré de la pointe du Ministère au golfe de Naples, de l'Ébène aux Pyrénées, et intercepter son attention qu'aux incidents dignes de quelque intérêt. Il apprend ainsi qu'un sergent "équivoque" a été prononcé dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle — qu'une femme, déguisée en napoléon, a été vue causant, à Vernon, avec un ancien complice de Georges Cadoudal, — qu'un vol a été commis chez le percepteur de Soles, — qu'à Paris trois hommes masqués ont attaqué la pharmacienne — des fusils ont été déjoués dans un champ aux environs de Vesoul; — les bagages affluent à Bagneres; — on surveille Michalon, chef de S. M. l'impératrice; — à Francfort, dans un théâtre d'ombres chinoises, la silhouette de Louis XVI est longuement applaudie, celle de S. M. l'empereur des Français accueillie sans manifestation d'aucune sorte; — la veuve du duc d'Enghien se retire à Jany, sous le nom de Wrasow; — une lettre anonyme, saisie à Morlaix, contient des horreurs sur la famille impériale; — un infanticide a été commis à Chaumont.

Le Bulletin, comme bien on pense, révèle des faits plus marquants, car tout y a sa place: dépêches de l'étranger, nouvelles de Paris et des provinces, cours de la Bourse et des Halles, émigrés, déserteurs et conscrits réfractaires, clergé concordataire, propriétaires de biens nationaux, anciens chouans et ci-devant jacobins aucun ne peut remuer le petit doigt sans être immédiatement signalé. C'est un journal de l'Empire qui possède, sur les autres journaux de l'époque, cette supériorité manifeste que ces derniers ne disent rien, — par ordre, — et que celui-ci dit tout, — sans commentaires. L'importance de ce document est telle que Fouché s'en réserve personnellement la rédaction, et que Napoléon — qu'il soit à Madrid, à Berlin ou à Moscou, — examine, compulse, discute et critique, avant tout autre rapport, ce cahier de papier qui lui présente, chaque jour, un fidèle tableau de l'Europe entière.

Il sont aux Archives nationales, ces trois mille sept cents cahiers que le doigt impatient de l'empereur a feuilletés, sur lesquels s'est posé son regard pénétrant. Ils y dorment, depuis longtemps, à peine consultés, car l'étude en était ardue, et c'était un trésor dont nul n'avait la clef, quand M. Ernest d'Hauterive, avec une abnégation, un courage, une ardeur qui lui assurent la reconnaissance de tous les curieux d'histoire présents et futurs, en entreprit la publication. Le second volume, très récemment paru, nous met en possession des Bulletins jusqu'en octobre 1806; une table très complète, suivie d'index des noms de personnes et de lieux, permit au chercheur de se diriger sans peine à travers ce dédale, d'y retrouver, parmi vingt mille autres, le personnage auquel il s'intéresse particulièrement, et rien peut-être plus que cet ouvrage, ne donne une idée de la docile et formidable machine de gouvernement qu'était l'administration impériale.

Comment choisir, entre tant de faits, celui qui ferait le mieux comprendre la valeur d'une telle publication? Il y a là tant de drames, d'intrigues, de conspirations, de romans policiers! Car la police tient, en ces Bulletins, le premier rôle; on est à l'époque où l'Angleterre débarque sur nos côtes des aventuriers de tous rangs; la chouannerie n'est pas

Emile Sageret, dans son importante histoire, en cours de publication, "Du Morbihan et de la chouannerie morbihannaise sous le Consulat." Il faut dire tout d'abord que si Fouché disposait d'une police merveilleusement organisée, celle des chouans valait mieux encore. Des que les deux complotes eurent quitté Paris, Georges était avisé du but de leur voyage en les recevant à Rennes, d'Hozer n'hésitait pas qu'il demandait asile à des traitres. D'étape en étape ils furent suivis jusqu'à Sarzeau, et quand, dans la nuit du 22 décembre, ils se trouvaient enfin en présence de Georges — c'était au Bourdoux, localité située entre Sarzeau et Suzur, — celui-ci écouta patiemment les compliments que lui adressa B... en manière de présentation. Puis tout à coup:

— Très bien, messieurs, très bien, dit-il; vous venez pour m'empoisonner, n'est-ce pas?

Les deux visiteurs se précipitèrent et protestèrent avec indignation.

— Qu'en déshabille ces messieurs, qu'on les fouille! ordonna le général.

Ni sur l'un ni sur l'autre on ne trouve rien. Alors Georges les somme une seconde fois d'avouer; ils se refusent à se déclarer coupables. De nouveau Cadoudal fait visiter leurs vêtements et retourner leurs poches, inutilement. Enfin il les adjure encore de parler et d'avouer, promettant qu'il se contentera de cette demi-marque de repentir. Se croyant bien sûr de son secret, B... persiste dans ses dénégations. Cette fois Georges commande de découper le collet de l'habit du jeune gentilhomme. Haut et ample comme la mode l'exigeait, ce collet contenait en effet un sachet de poison. B... atterré, aurait alors imploré le pardon du général, mais en vain. Il était trop tard. Georges livra les traitres à deux de ses lieutenants, Duchemin et Fardel; ceux-ci, à la tête d'une petite troupe, conduisirent B... et Laisné jusqu'à la lande du Bourdoux, où dans la nuit même eut lieu l'exécution. Un paysan, nommé Housseye, que les chouans avaient pris pour guide, entendit le bruit du feu de peloton; mais on ignore toujours en quel endroit les deux corps furent enterrés. (La police secrète du premier Empire. Bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'empereur, Tome II, 1805-1806, publié par Ernest d'Hauterive, d'après les documents originaux inédits déposés aux Archives nationales.)

Jamais les parents de Laisné ne furent informés du sort de leur fils. Ils imaginèrent que par suite de quelque propos imprudent tombé entre les mains de la police, il végétait dans une prison d'Etat, et ils ne cessèrent de réclamer sa mise en liberté. Même après la chute de l'Empire, ils n'en connurent pas davantage. Fouché ne confiait les secrets de ce genre qu'à son maître. Encore voit-on qu'il apportait à ces confidences une sorte d'art, et sans doute, en mainte circonstance, quelque réserve.

T. G.

Les Pays-Bas et le Canon Krupp

Le correspondant à la Haye de "l'Indépendance belge" écrit que la guerre balkanique a constitué un admirable, mais terrible champ d'expérience pour les canons des deux grandes fonderies: le Creusot et Krupp. Il cite l'opinion du "Vaderland", le grand journal néerlandais, qui constate que la suprématie des canons du Creusot des Bulgares sur les canons Krupp des Turcs a beaucoup contribué aux victoires des Bulgares. Ce journal rappelle aussi l'opposition infatigable du capitaine Thomson, à la seconde de Chambre, contre le monopole de la maison Krupp.

Un autre journal, le "Tijl", écrit:

"Quel bonheur que notre artillerie ne soit pas encore réorganisée et que nous puissions encore profiter de l'expérience fournie par la guerre actuelle!

Si la nouvelle se confirme, il paraît que les partisans du matériel du Creusot ont gagné leur procès. Depuis les dernières années, des hommes compétents ont souvent émis l'opinion que, depuis la mort d'Eissen n'a pas réalisé de progrès sur le terrain de l'artillerie, et qu'elle est surpassée par sa concurrente française.

En Belgique aussi, c'est le canon Krupp qui, après de longues expériences, a été adopté. Puisse-t-on ne pas le regretter un jour!

Scribe clerc d'avoué.

Scribe et Balzac furent clercs d'avoué, dans la même étude, celle de Me Guillonnet-Merville. Mais l'avoué garda le plus mauvais souvenir de Balzac, tandis qu'il aimait assez Scribe, auquel il reprochait seulement son goût pour les choses de théâtre. Et "l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux" raconte une amusante anecdote à ce sujet.

L'avoué apprend un jour que son clerc fait jouer une saynète. Cette fois, c'en était trop; le jeune homme était perdu si l'on n'employait les grands remèdes. Et voici ce qu'imagina M. Guillonnet-Merville. Avec la complicité de son frère, conseiller à la Cour de cassation, il embaucha une douzaine de siffleurs qui font tomber la pièce. Le lendemain, il manda son clerc, et les deux frères, après force condoléances, l'engagèrent à profiter de la leçon, à renoncer à la scène puisque la scène ne veut pas de lui, à se donner tout entier à la procédure.

Mais Scribe, déjà fin comme l'ambre, avait vu les deux hommes au théâtre et se doutait du complot. Se tournant vers le magistrat:

— Monsieur le conseiller, lui dit-il, pourquoi me découragez-vous? Je croyais que vous-même vous étiez essayé dans le vaudeville et que vous y aviez réussi?

— Hélas! répondit Guillonnet, pêche de jeunesse. Mais ma pièce n'a pas été jouée et j'ai eu le bon sens de ne point m'établir. — Que je serais curieux de connaître votre ouvrage!

Un auteur, même magistrat, ne se fait jamais prier, le conseiller confia le manuscrit au clerc qui le rapporta quelques jours après.

— Il faut, dit-il, que je vous fasse un aveu et que je sollicite encore votre indulgence. J'ai une seconde saynète qui sera jouée bientôt; je vous supplie d'aller la voir; si elle ne réussit pas, je vous promets de renoncer à la littérature.

Les deux frères acceptèrent l'invitation. La toile se lève et, dès les premières scènes, le conseiller s'étonne de quelques réminiscences. Le spectacle continue, la ressemblance se précise; plus de doute, c'est bien l'œuvre du magistrat dont le titre et les noms seuls ont été changés. La soirée s'achève en triomphe et lorsqu'on fait l'annonce, l'auteur déclare que l'écrivain veut rester anonyme. Le lendemain, M. Guillonnet félicitait le jeune clerc de sa spirituelle vengeance et lui conseillait de ne plus résister à sa vocation.

La peinture française et les Etats-Unis

C'est devant une foule d'artistes américains et français et un grand nombre de dames que M. Léonce Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg, a exposé dans la seconde des conférences du comité Franco-Américain l'état actuel de l'école américaine de peinture dans ses rapports avec l'école française, l'origine de ces rapports et les causes qui les ont créés; il a fait revivre les figures des grands fondateurs de l'école américaine moderne, particulièrement celles de Whistler, John La Faye, Saint-Gaudens, Winslow Homer, Walter Gay, Inness, etc., et a signalé l'influence des grandes collections privées et des musées publics sur le développement de cette école.

Pour mieux mettre en lumière les caractères propres de cette école et ceux qui la rattachent à l'art français, M. Léonce Bénédite a offert la représentation par projection de tableaux français les plus célèbres de collections américaines et des chefs-d'œuvre des maîtres américains.

Pour éviter les raseurs.

Artemus Ward, le célèbre humoriste américain, prédécesseur de Mark Twain, s'assit un jour dans un coin de wagon du chemin de fer et se barricada derrière une montagne de journaux pour éviter les importuns. Un voyageur assis en face de lui, tenta d'entamer la conversation en demandant:

— Avez-vous lu le dernier article de Greeley?

— Greeley? Greeley?... dit Artemus Ward. Connais pas.

— Vous ne connaissez pas Horace Greeley, de la "Tribune"?

— Non.

Il y eut cinq minutes de silence. L'importun reprit:

— George Twain est à Londres.

Pas de réponse.

— Vous connaissez bien George Twain, l'ingénieur qui va organiser les tramways de Londres?

— Je n'en ai entendu parler!

Nouveau silence.

— Croyez-vous, demanda tout à coup le raseur, que le général Grant ait des chances pour la présidence?

— Grant? répondit Ward, Grant? Il me semble que vous connaissez un tas d'individus que je ne connais pas.

L'importun commençait à voir que son revêche compagnon de voyage se payait sa tête. Il devint rouge de colère et cria:

— Avez-vous jamais entendu parler du père Adam?

Alors Artemus Ward, d'une voix glaciale:

— Adam?... Dites-moi son nom de famille.

— L'étrange conversation finit là.

La Réponse de l'Académie française au comité permanent de la langue française au Canada.

En réponse à l'envoi que nous avons signalé il y a quelques jours, l'Académie française a envoyé à Québec la lettre suivante:

"Le directeur de l'Académie, à Mgr Roy, président du comité permanent du premier congrès de la langue française au Canada.

L'Académie française, en recevant cette noble médaille par laquelle le comité permanent du premier congrès de la langue française au Canada a célébré la conception et la réalisation de son œuvre, s'est émue aux noms qu'elle évoque, aux devises qui l'ont inspirée et à la foi qu'elle atteste.

M. Etienne Lamy, l'interprète qu'elle avait momentanément choisi pour offrir son cordial salut à ceux qui parlent notre langue et qui en maintiennent les traditions et l'esprit, lui a rapporté quel accueil il avait reçu et le discours qu'il a prononcé à Québec, le 25 juin dernier, déposé dans nos archives avec vos lettres et votre médaille, commémorera devant nos successeurs la formation d'une alliance qui leur paraîtra aussi précieuse qu'elle l'est à ceux qui la conclurent.

Ce sont des fils de notre France, des enfants de nos pères qui découvriraient, défricheraient, défendirent la terre que vous cultivez; ce sont eux qui

vous transpirent, avec leur généreux sang, ce parler à qui votre piété reconnaît la vertu glorieuse d'être la langue de Champlain, de Mgr de Laval, de Montcalm et de Lévis; langue des hommes d'Etat, des poètes, des prêtres et des soldats; langue de Richelieu, de Bossuet, de Corneille et de Condé; langue qui se prête et s'adapte à tous les sentiments dont vibre l'âme humaine, à toutes les pensées qu'élabore l'esprit humain, à tous les actes que produit l'activité humaine: langue de force et de douceur, d'éloquence et de poésie; langue de justesse et de clarté, transparente et pure comme l'eau bleue de nos grands lacs!

L'Académie sait par quels persévérants efforts les descendants des colons français ont, depuis trois siècles, conservé à Québec et dans tout le Canada, la langue que parlaient leurs frères et qui demeure le noyau essentiel de notre race, l'expression de son âme et la voix de son cœur. Cette voix, ceux qui furent assez heureux pour l'entendre résonner sur vos lèvres, nous en ont apporté l'écho, nous l'avons recueillie avec une émotion égale à notre joie; tels des frères séparés si longtemps par les destins jaloux qu'ils en seraient arrivés à ne plus correspondre et à ne plus se connaître, mais voici qu'ils se rencontrent et qu'ils parlent; et ils s'entendent et ils se comprennent et ils s'aiment. Et c'est le miracle nouveau qu'a fait "notre doux parler".

"Le directeur de l'Académie":
Signé: F. MASSON.

"Made in Germany".

Le champ d'action de la contrebande n'a évidemment pas de limites. Cependant qui eût jamais pensé que celle-ci pût contrefaire... "la crotte de chien"? Eh bien, si invraisemblable que cela paraisse, le service de la répression des fraudes au ministère de l'Agriculture vient d'établir le fait d'une manière indiscutable. La vulgaire "crotte de chien" qui est couramment employée, paraît-il, dans la mégisserie pour le traitement des cuirs, en raison des acides qu'elle renferme, est l'objet de la plus éhontée des falsifications.

Ces jours derniers en effet, à la frontière de l'Est, un des agents des douanes françaises signalait comme suspect un ballot venant d'Allemagne et à destination de la France, qui était déclaré comme renfermant une quantité déterminée "d'excrément animal à l'usage des mégisseries". Le service des fraudes, saisi de l'affaire, fit opérer un prélèvement, et les collaborateurs de M. Roux, directeur des services scientifiques du ministère, établirent à la suite d'une analyse rigoureuse qu'on se trouvait en présence d'un produit artificiel fabriqué avec des harengs pilés!

Procès-verbal a été dressé contre le contrefacteur qui, par surcroît, s'est vu saisir sa marchandise de mauvais aloi.

Défense de voler sur Paris sous peine d'amende.

Paris, 12 décembre.—Le tribunal de simple police, faisant pour la première fois application d'une ordonnance de M. Lépine, vient de rendre un jugement qui interdira les aviateurs trop hardis et qui croient pouvoir barguer ces règlements.

On sait qu'une ordonnance du préfet de police, du 2 août 1912 interdit aux aviateurs de voler au-dessus de Paris.

Pour y avoir contrevenu le 1er et le 5 novembre dernier, M. M. Chemet et Boret, qui, pilotant un hydro-aéroplane, étaient venus se poser sur l'eau près du palais de Justice, ont été condamnés, hier, par le tribunal de simple police, à un franc d'amende chacun.

M. M. Chemet et Boret étaient

BALKANS

Athènes, 12 décembre.—On confirme les rapports annonçant que les Turcs ont détruit six villages après avoir massacré les habitants dans les environs de Gallipoli et Lalos. Paroisses atroces ont été commises dans le district de Keshan en Thrace, où 300 Grecs ont été massacrés. La ville grecque de Massaré, La ville grecque de Massaré, La ville grecque de Massaré, ont été incendiés.

St. Petersburg, 12 décembre.—Les valeurs de Bourse sont chaque jour en baisse. Hier le marché a été très bas en raison des rumeurs concernant les relations entre la Russie et l'Autriche.

Belgrade, 12 décembre.—Le gouvernement Serbe a donné l'autorisation à la commission militaire Américaine de visiter les endroits où ont eu lieu les principales batailles. La Serbie désignera des officiers pour accompagner la commission.

Vienne, 12 décembre.—Le gouvernement d'Autriche a déclaré en cas de difficultés relatives à l'établissement du Budget, les Trébuchets et les socialistes forment l'opposition. On considère aussi la question de rendre tous les hommes valides de moins de 50 ans, sujets à être appelés au service de l'armée.

LA CONTREBANDE.

New York, 12 décembre.—Une organisation dont le but était de faire entrer en contrebande aux Etats-Unis des toilettes d'un grand prix, vient d'être découverte. Les ramifications s'étendent par là sur tous les Etats de l'Union.

Une dame d'un certain âge, distinguée, et parlant cinq langues est accusée de faciliter l'introduction aux Etats-Unis de marchandises de contrebande par la voie du Canada.

Les autorités douanières croient qu'elle est la femme de George Haldsen, un avocat, qui a des bureaux à New York, Londres et Paris. Il paraîtrait qu'elle vit plus avec son mari depuis quelques temps.

Quand elle a été arrêtée hier dans une résidence très aristocratique, elle avait chez elle 21 toilettes évaluées à \$1500. D'après le service des douanes rien d'aussi important n'a été saisi jusque à présent.

Madame Haldsen a été suivie depuis le mois d'août dernier par des agents du trésor. Elle a été tour à tour à Rotterdam, Paris, Londres, Liverpool et enfin au Canada.

Quand elle est arrivée à Québec elle a déclaré à la douane qu'elle venait faire un voyage aux Etats-Unis et a laissé entendre que sa situation mondiale nécessitait une garde-robe riche et variée. N'ayant pas séjourné au Canada, la Douane canadienne n'avait nullement inquiète, Madame Haldsen.

Le gouvernement des Etats-Unis croit que Mme. Haldsen fait partie d'une bande savamment organisée; et qu'elle est une des personnes chargées d'aller en Europe, se faisant passer à leur retour pour des riches étrangers en voyage.

Les singes aviateurs

En Angleterre, deux singes apprivoisés, Greta et Hans, ont fait, samedi dernier, à Sheffield, un vol sur un monoplane Blériot, piloté par J.-L. Hall. L'un d'eux, Greta, préféra se blottir dans le fond du fuselage; l'autre, nullement étonné, occupa la place du passager, et regarda, le plus naturellement du monde, ce qui se passait au-dessus de lui. Il portait des lunettes de chauffeur et était chaudement vêtu.